

- BLEU -

n°66 - 1er septembre 2023



Rentrée des classes (ph. Doisneau)

Sommaire

n°66 - Rentrée des classes...

| 3 |
|----|
| 5 |
| 7 |
| 9 |
| 12 |
| 13 |
| 15 |
| 18 |
| 20 |
| 23 |
| 26 |
| 29 |
| |

&

Méline L.

Un rêve de petite fille 32

CNabum

MON ÉCOLE COMMUNALE La nostalgie n'est plus ce qu'elle était



ph. Doisneau

JE ME SOUVIENS DE MON ÉCOLE COMMUNALE DU TEMPS JADIS, quand le jeudi était notre milieu de semaine et que nous travaillions tout le samedi. C'était avant les soubresauts de 1968, les transformations radicales de la vieille France de l'aprèsguerre n'avaient pas encore eu lieu!

Nous étions entre garçons, les filles avaient leur école, espace mystérieux dont nous ignorions tout. Une route nous séparait, bien plus d'ailleurs qu'un simple ruban de bitume mais un monde si différent que nous ne songions même pas à y regarder. Notre cour était bruissante de nos jeux de ballons, de nos parties de billes, des parties échevelées de gendarmes et de voleurs. Ce qui se passait en face, avec des cerceaux, des élastiques et des marelles était si loin...

La dernière année, celle de CM2, nous avions droit, privilège exceptionnel, de quitter la communale, pour aller vivre bien plus loin encore, à l'écart de tout. Un préfabriqué accueillait deux classes, la nôtre et celle des grands du certificat d'études. De grands gaillards qui n'étaient pas passés au collège, le CEG d'alors. Ils avaient échoué là et beaucoup d'entre eux attendaient d'avoir l'âge pour entrer dans l'école des usines Simca, institution de mon village d'antan.

Nos deux maîtres étaient de récents rapatriés d'une terre lointaine. Derrière eux, nos parents les qualifiaient de "Pieds noirs", nous en ignorions les raisons. Ce que nous savions c'est qu'ils avaient le pied tout aussi chaud que la main droite. Les coups pleuvaient, bien loin des méthodes de leurs collègues des classes en dessous, de merveilleux adeptes de la méthode Freinet auxquels je dois ma vocation d'enseignant.

Le matin, il fallait remplir le poêle à fuel. L'odeur était prégnante, le froid assez vif, les nombreux matins glacés. La chaleur finissait par nous envelopper juste à

temps avant d'aller nous aérer pour des récréations où le temps ne nous était pas compté. (Le directeur était si loin!) Les parties de balle au prisonnier avaient remplacé tous les autres jeux de la petite école. Le combat était rude, les fins d'études avaient deux ou trois ans de plus que nous!

Ils en faisaient des tours pendables, ces garçons qui avaient bien du mal avec l'école. Des cigarettes plein les poches, des magazines "Lui" dissimulés dans leurs sacs, des pétards et autres mystères dont nous ne comprenions pas tout. Ils nous intriguaient plus qu'ils ne nous faisaient peur. Ils sentaient d'eux-mêmes que nous ne serions pas du même monde et que leur vie se ferait (du moins le croyaient-ils alors) derrière les forges de nos usines automobiles.

Que cette année loin de tout fut une belle année de bêtises et d'aventures folles! Les douves du château étaient toutes proches, l'hiver fut si rude cette année-là que la glace nous servit de terrain de jeu et que les batailles de boules de neige furent notre guerre des boutons, impitoyable et interminable.

Nos deux maîtres n'étaient pas très regardants, ni à la sécurité, ni à la morale. Ils avaient sans doute un compte à régler avec le pays qui les avait abandonnés. Nous connûmes d'étranges défis de jeunes mâles qui se découvrent, se mesurent et se comparent. Ils faisaient semblant de ne rien voir, je doute qu'il en fût vraiment ainsi.

Quand ils reprenaient la main, les claques et les coups de pied au derrière avaient leurs cibles préférées. Les pauvres garçons durent vivre une année de plomb. Mais bons princes, pour assurer notre silence, les deux lascars n'oubliaient jamais de servir tout le monde en tenant sans doute comptabilité de leur généreuse distribution.

Je me souviens encore des cahiers de composition, de ce temps suspendu où nos folies et nos bagarres étaient mises en suspens tout comme la pluie des coups. C'était alors le moment sérieux que personne ne venait contester, pour restituer à nos maîtres ce qu'ils avaient, malgré tout, réussi à nous apprendre.

Je me souviens encore que beaucoup durent passer un examen pour obtenir leur droit d'entrée en sixième. Nous n'étions que quelques-uns à échapper à cette redoutable épreuve. Ceux qui échouèrent partirent vers d'autres voies. La sentence était sans appel et leur destin se scellait bien tôt. Je n'en revis que bien peu de ces garçons poussés vers la sortie avant même qu'ils n'aient l'âge d'aller à l'usine. Cette école n'était pas si merveilleuse que ça!

Communalement leur.

Christelle MATHIEU

OREILLE ET CHÂTIMENT



- Assieds-toi! Je me mis à trembler.
- Alors, petit!

Je le regardai. C'était un costaud d'une quarantaine d'années, avec des bras poilus.

Il va me massacrer.

J'avais le ventre rentré en dedans. Je glissai les mains dans mes poches, l'air de rien.

- Tu n'es pas un mauvais gamin, dit-il.

Je courbai l'échine. Me dire que je n'étais pas un mauvais gamin me plaisait bien. Mais je pris un air méchant. Je tournai la tête vers lui. Ce que j'avais écrit me semblait bon. Je cherchai à être malin. S'abaisser, à condition que jamais il ne franchisse le seuil de ma dignité.

Sans même braquer sur moi une de ses paroles sombres, il m'assena une calotte. Je traversai toute la salle de classe.

- Nouveau, c'est ça? fit-il.
- Oui, monsieur.

Au bout d'un moment, je découvris qu'il lui manquait une oreille.

Je ne voulais pas qu'il me voie en train de l'observer. J'avais de petits yeux et quand on a de petits yeux on est capable de voir sans être vu. Je me demandai pourquoi les instituteurs aux cheveux noirs, aux yeux noirs, aux sourcils noirs et qui portaient des vêtements foncés entraient dans des colères noires et rossaient la plupart du temps. Je me demandai si avec une oreille sur deux les cris du cœur se divisaient par deux.

Je me demandai d'où lui venait toute cette corpulence. Il était gros de partout. Un embonpoint inhumain. Je me demandai ce qui me déplaisait le plus. Pas une seule fois je n'essayai de trouver réponses à mes questions. Maître Pivoteau était le pilier de la mêlée.

Ma joue chauffait. La gifle continuait à me toucher même si je la supportais assez bien. Je crus un instant qu'il allait me ratiboiser les oreilles. À la récré, un bruit courait: il réservait le même pain noir à ses élèves. Des gouttes de sueur perlèrent sur mon front.

Ce mesquin "s" oublié par étourderie. J'avais détourné mon attention, raté quelque chose. Mais lui manœuvrait, perché sur l'estrade: sa tour de contrôle. La salive lui en dégoulinait au coin des lèvres. Il jouissait! Super-prédateur. Félin sauvage. Carnivore se nourrissant de nos erreurs.

Là, le poing serré, la colère naissante, je me jetai sur lui. J'empilai mes rancunes. Comme une évidence, je m'accrochai à son oreille. J'avais tout du chien. Du bâtard. Les crocs me sortaient du crâne. Personne ne soupçonnait mes capacités, avec mes cheveux d'or dont le soleil rehaussait l'éclat. Je dévorai d'abord le lobe, entiché d'une rage animale.

Je plantai les dents et je bouffai, je bouffai, sourdement. Je coinçai ma langue dans le creux de l'oreille. Le sang coula sur sa barbe. Il attrapa le col de ma chemise. Je me figeai dans un silence de plomb. Il me décocha un sourire, l'appareil dentaire déstabilisé. "Vieux salaud", pensai-je.

Mes camarades gardaient la bouche ouverte. Richard, le plus hardi, fonça en catastrophe jusqu'au bureau du directeur. Maître Pivoteau, homme monaut, fut transporté à l'hôpital.

Bien plus tard, j'ai poussé un long cri muet tandis que lui quittait la scène.



Florence KRAMER

AMOURS DE CLASSE



fait est.

LES LONGUES JOURNÉES SCOLAIRES ONT ÉTÉ UN TERRAIN D'APPRENTISSAGE de la relation amoureuse, semé de jalousie, de timidité, d'espoirs déçus.

Dès le début, nous étions tout sauf studieux. Nous bavardions. Nous attendions la fin de l'heure avec impatience, et aussi la fin de la journée, "l'heure des mamans".

Quand on me demandait ce que je faisais à la maternelle, je répondais fièrement: "Je plante des clous dans des cartons." Et le

Nous mettions notre main dans du plâtre, aussi, pour l'offrir à nos parents.

Avec une amie, nous avons passé du temps dans la cour à nous moquer d'un garçon qui avait les cheveux longs "Frédéric, la fillette!!" En représailles, il me dit à la sortie de l'école: "Ta maman elle va pas venir parce qu'elle est morte." Pleurs puis soulagement de voir ma mère, comme tous les jours.

Plus tard, en classe, on écrit l'Histoire de France que nous raconte une prof. C'est fascinant, mais c'est fou ce qu'on oublie. On s'endort en biologie, à tirailler le nerf d'une grenouille morte. Les travaux pratiques de physique nous terrifient car la prof se promène avec son crayon rouge à biffer nos tentatives de comprendre à quoi sert cette expérience. En allemand, on accentue, en anglais, on se moque de la prof, en latin, on se détourne quand la prof alcoolique nous perturbe avec l'odeur terrible de ses cheveux pas lavés.

On s'ennuie, on séduit, on se retourne pour apercevoir le visage de l'aimé. En classe, j'étais amoureuse. Mais trop timide pour même savoir ce que veut dire "il sort avec elle". Des baisers? Des caresses? Tout cela paraissait proprement terrifiant. Les intermédiaires venaient tâter le terrain.

Je prête ma cassette d'Étienne Daho à Damien qui doit la donner à Laurent, ce breau brun qui me plaît. Il me rend la cassette, rembobinée à un moment précis: celui où Etienne chante "J'veux baiser qu'avec toi". Trop univoque, je fais semblant de rien, morte de peur. Mais que pourrait-il bien m'arriver? Rien, sans doute. Et Laurent passe à autre chose.

Quelques années après, j'ai toujours une peur incroyable des garçons. Nous donnions des surnoms à ceux des classes prépa qui faisaient un détour dans notre cour de lycée pour venir nous regarder, et peut-être nous parler, qui sait? Il y avait "le mécheux", un grand brun très beau, avec une mèche énigmatique qu'il chassait d'un revers de la main, d'un air nostalgique. Peut-être que je lui plaisais aussi, mais je n'osais jamais lui parler. Un autre, aux joues légèrement rouges, devint Rackam. Même scénario. Ce qui aurait pu être pris pour de la cruauté n'était en fait que de la timidité maladive, de la peur de l'autre.

Enfin Arnaud, ou "veste moutarde" qui devait être juste une classe au-dessus de moi, C'était racinien. Je l'aimais, lui avais déjà parlé et aurais tant voulu l'intéresser aussi. Il me demanda le numéro d'une fille que je connaissais, Clothilde. En me précisant: "Je ne te demande que le numéro, le reste tu n'en entendras pas parler."

Je voulais mourir, de le savoir amoureux d'une autre. Le sort en voulut autrement. Quelques mois plus tard, je sortais avec lui. Sa précédente histoire avait apparemment pris fin. Il ne m'en racontera jamais rien et j'étais beaucoup trop inquiète pour oser lui demander quoi que ce soit.

De ses baisers ne me reste aucune saveur. Trop attendus, trop fantasmés, je ne pouvais plus les goûter. Il me demanda de chanter une chanson avec lui. Mon rêve absolu. J'étais paralysée par la peur, préférant le quitter plutôt que de le décevoir, ce qui était inévitable.

Grâce à lui, je fis du scooter dans Paris. Grâce à lui, j'avais enfin un amoureux. C'était un ami imaginaire avant que je ne l'embrasse. Je lui avais tellement parlé en pensée qu'il était laborieux de s'échanger des banalités. Cette relation était condamnée car je l'avais trop rêvée - ces heures passées à lui expliquer mes états d'âmes - ces chansons composées pour lui - que faire de tout cela? Ce n'était qu'une barrière à la réalité. Et je ne parvins pas à passer outre, à l'aimer au moment où il était prêt.

Il me convoqua dans sa cave, pour me présenter son groupe de rock, ses meilleurs potes - j'arrivai flanquée de Maxence... que faisait-il donc là? Sa présence était mon parachute pour tout faire échouer.

"Hé, les copains. Voici Florence - et Maxence..."

Nous devions rompre peu de temps après et il me fallut plusieurs mois pour m'en remettre.

Depuis, je ne dialogue plus avec les hommes sur lesquels je fantasme. Mes conversations imaginaires sont exclusivement avec mon chien Mirza. Et puis, je n'ai plus l'âge d'aller en classe. Dommage.

Raphaël CABALE

À L'ÉCOLE



APRÈS LA PLUIE DE LA VEILLE AU SOIR, LE MATIN ÉTAIT BRUMEUX. Je me sentais raidi et courbatu dans mes vêtements de chantier encore humides. J'avais placé ma gamelle dans la cuve où on la ferait chauffer dans la matinée. Ce matin d'été où j'attendais le coup de sifflet du chef me paraissait triste comme mes jours de rentrée à l'école primaire de garçons.

Figés en silence dans la position où la sonnerie nous avait surpris, nous attendions, immobiles, sous les marronniers de l'immense cour de l'établissement, que le signal de regagner nos rangs de classe nous soit donné. C'était le directeur en personne qui venait donner le coup de sifflet dans la cour. Il s'y déplaçait, furtivement. L'élève imprudent qui se serait avisé de continuer sa course, son déplacement ou sa conversation avant ce fameux coup de sifflet, avait toute chance d'être gratifié d'une gifle sonore, surgie de nulle part - comme le directeur.

Sa petite taille estompée dans un costume gris à rayures grises, le regard mobile et aux aguets, ce directeur ne concevait de donner le signal de la reprise des cours que dans un silence absolu. Mais la crainte qu'il inspirait était inversement proportionnelle à sa taille et au surnom onomatopéique qu'elle avait inspiré.

Le voir surgir à l'improviste de son bureau mettait un terme brutal et sans souci d'armistice à toutes les batailles à jets de marrons que l'environnement automnal favorisait à nos âges de petits mâles belliqueux.

Intransigeant, il s'était chargé de l'enseignement de l'instruction civique à toutes les classes du collège. Le pédagogue narrait avec emphase l'histoire de nos institutions en mettant en scène les débats les plus marquants de nos assemblées parlementaires.

Aujourd'hui, j'écouterais avec tendresse et intérêt ses péroraisons historico-poli-

tiques, mais je confesse que ses cours m'assommaient alors; et je doute qu'ils aient suscité beaucoup de vocations au moins parmi mes condisciples d'alors.

Le souvenir flou d'une vague histoire de République votée grâce à l'oubli d'un parapluie, ou quelque chose d'approchant, constitue l'unique relief que cette nourriture spirituelle avait laissé dans ma mémoire...

Juste entr'aperçue, la silhouette charmante de sa fille en robe blanche m'avait procuré une impression plus persistante.

Il faut reconnaître que les personnages scolaires des planches du regretté Cabu ont joué leur rôle dans ce tardif attendrissement teinté de nostalgie.

Un soir du début de ce mois de juillet 1968, le directeur sortait sa poubelle sur le trottoir devant l'école quand je passai, reçu au baccalauréat le jour-même. Sans crainte pour la première fois, j'osai l'aborder pour lui annoncer cette victoire qu'il me semblait équitable de partager avec lui. J'étais même prêt à m'inventer une flatteuse mention. Un sourire discret, pour la première fois, éclaira ses traits. Ce fut tout. Si j'avais espéré l'entraîner dans un pas de danse, j'en aurais été quitte pour ma déception.

Le coup de sifflet me vrillait à nouveau les tympans. À défaut du soleil, le vent s'était levé et parcourait la maison des courants d'air qu'était ce chantier de construction. J'y avais trouvé un job d'été, plus par relation que par vocation. C'était dans l'air du temps.

Pas de balai ce matin-là, mais une cloison à percer. Monté par erreur ou non, le mur paraissait de pierre et de béton, et je ne pesais pas lourd avec ma masse et mon burin.

Un vrai pensum musculaire et philosophique pour futur étudiant de lettres: "l'esprit peut-il dominer la matière?" À traiter en temps certainement limité. Limité comme mes ressources: j'avais beau cogner, mes forces s'épuisaient plus inexorablement que l'aplomb du mur. Le choc de la masse sur le burin et celui en retour du mur sur le burin rendaient douloureux tous mes muscles, des poignets aux omoplates. Par contre, l'impact du métal ne laissait pratiquement aucune trace à la surface de l'obstacle.

Je songeai alors: même en philo, l'essor des technologies, doit être - comme celui des sciences - mis au crédit de l'esprit.

Auprès d'un vieux compagnon qui maçonnait un mur à proximité, je m'enquis de la pertinence du faible outillage dont j'avais été pourvu pour une mission au demeurant plus ambitieuse que je l'avais soupçonnée à son simple énoncé.

Nous voilà tous deux au pied du mur et le vieux de mener son enquête: "Montre-moi comment tu t'y prends..."

Devant témoin, je frappai sur la pointe de toute la violence dont je me sentais capable. Le maçon me reprit "et la masse et le poinçon". J'étais tout près de triompher. Ma

bonne volonté si mal dotée allait être reconnue! L'homme fit sauter d'un coup de poinçon un minuscule éclat à la surface du mur, après l'avoir attaquée de biais, mais sans paraître désireux de déployer un effort particulier. Je pensai simplement qu'il testait l'obstacle et réfléchissait à l'outillage le plus adéquat pour en percer la surface. Le premier essai n'avait pas été assez instructif sans doute, car voici le compagnon qui continuait à entamer éclat par éclat la surface du mur.

Et bientôt, surprise finale, voilà le mur creusé avec, au fond, comme un orifice qu'un dernier coup élargit.

"Voilà mon gars, agrandis la brèche, morceau par morceau. Attaque le mur à son point faible et avec un peu de patience et de ténacité tu auras le dessus. Toujours le point faible, et pas la peine de gaspiller tes forces sur la partie la plus solide, n'oublie pas..."

"L'esprit peut-il dominer la matière et de façon générale les obstacles les plus impressionnants?" Ma conclusion philosophique, je la gravai dans l'épaisseur du mur jusqu'à la détruire à coups répétés de stylet. C'est ainsi sans doute qu'elle s'imprima dans ma mémoire.

Plus tard, j'ai appris que la Troisième République avait été adoptée par les députés le 30 janvier 1875 à une voix d'écart, une quarantaine de mois après sa proclamation, au cours d'une Histoire tragique, acharnée, incertaine et pittoresque dont mon directeur de primaire avait pudiquement exclu la Commune de Paris.

Et aujourd'hui il m'arrive parfois, au sortir du jardin du Luxembourg, quand ma fantaisie et mes pas me conduisent dans l'enceinte du Sénat - où j'ai siégé quelques législatures au terme de bien des luttes politiques, y compris et surtout au sein de mon parti - je me demande parfois quelles influences pédagogiques ont pu faire éclore en nous de façon déterminante et la vocation d'une vie et les ressources nécessaires pour la mener à terme

Méline L.

L'ANGOISSE



J'AI TOUJOURS EU HORREUR DES MATHÉMA-TIQUES. Pour moi, c'était du chinois. L'anglais, n'en parlons pas. No comprendo. Le sport, surtout la gymnastique, je n'avais aucune souplesse. Légère était l'alchimie des mots, c'est pourquoi j'ai choisi la littérature. J'ai découvert de nouvelles géographies, de nouvelles histoires, de nouvelles biodiversités. Voir se mettre en place le monde en théâtre, même si sa philosophie m'échappe parfois. La technologie a avancé mais certaine chose reste intemporelle: l'angoisse de la rentrée des classes.











isabel ASUNSOLO

PAS LA CLASSE



ELLE AIMAIT LA RENTRÉE DES CLASSES, PRÉPARER SON CARTABLE. L'odeur de l'école lui rappelait la forêt, voilà pourquoi elle l'aimait. Elle aimait la forêt pour la raison réciproque et si vraie: parce qu'elle lui rappelait l'école. Elle avait un prénom innocent: Muguette.

Ses cahiers, d'un bout à l'autre de l'année, étaient parfaits. On pouvait les regarder à la loupe en juin: aussi bien tenus que la semaine de la rentrée. Il ne manquait rien à ses fournitures, sa trousse était un modèle avec ses gommes et trombones, et sa règle non mordillée. Aucune teinte des stylos et surligneurs ne manquait à l'appel. Les livres de texte n'étaient jamais malmenés, des années plus tard ils semblaient neufs encore. Elle avait dû être une élève parfaite, ordonnée, consciencieuse. Jamais un oubli, jamais une faute.

Mais Muguette n'était plus une élève depuis longtemps: elle enseignait l'allemand dans un établissement supérieur privé de l'Oise.

Elle aimait rencontrer ses élèves en septembre, leur faire la leçon qu'elle avait si bien préparée. Les progressions qu'elle avait inventées, les tableaux des déclinaisons, tout était prêt à chaque cours...

Tout aurait été parfait si elle n'avait pas croisé sur son chemin un drôle de chef: moi. J'avais été embauchée pour densifier - dans l'école supérieure et privée en question - l'équipe des profs de langues. Avant l'embauche, il s'agissait d'animer l'équipe. Un verbe qui me plaisait. Mais le jour de mon arrivée, un 16 août je me souviens, d'animer une équipe il n'était plus question: il s'agissait de densifier. Le mot ne m'était pas familier, je ne voyais pas très bien le lien, avec les profs. Je pensais aux plantules, au contraire de démarier. Jeune, prétentieuse, j'ai joué le jeu.

Muguette en a souffert, elle est tombé malade: sa main ne pouvait plus se lever pour tracer de sa belle écriture les conjugaisons au tableau. Ce qu'elle m'agaçait, avec ses

doléances quand le soir après les cours elle venait me les raconter. Elle n'était que vacataire. Moi, je ne faisais que mon travail. J'obéissais à mes supérieurs (à mon supérieur): densifier et ne rien laisser passer. Surtout pas les complaintes de ces femmes que la cinquantaine transforme en des êtres sentimentaux et fragiles, et qui rechignent à s'adapter!

Elle n'a pas tenu le coup. Ses arrêts maladie fréquents lui ont valu l'arrêt définitif du travail qu'elle aimait tant.

L'équipe densifiée, je n'étais pas fière. J'ai démissionné. Créé une entreprise où je ne croiserais plus un chef. Reconvertie comme on dit.

Ce matin même où j'écris ceci, je me suis approchée pour la première fois de son pavillon, dans le quartier des Fleurs. Vingt-trois ans plus tard, Muguette est toujours aussi bien coiffée, ses yeux toujours aussi bleus et enfantins. Je n'ai pas été étonnée de découvrir un parterre de fleurs parfait et aucune mauvaise herbe. J'ai gravi le perron. Elle me guettait.

Je suis venue lui porter du miel de mes abeilles.





Pierre ROSSET

LE BONNET D'ÂNE Pas le bâton, la carotte!



MES MEILLEURS SOUVENIRS DE L'ÉCOLE, C'EST LES VACANCES À LA CAMPAGNE. Oui, les vacances!... Dans l'unique classe du village, celle de ma marraine institutrice.

Seul dans la classe, j'étais le bon élève, assis au premier rang. Tirant alors la langue, je m'appliquais pour écrire... Bien entendu, je m'attribuais une bonne note, peutêtre même une très bonne note... La classe sentait bon le parquet ciré et l'odeur de l'encre violette. Elle sentait aussi un peu la poussière.

Certains jours je m'installais au fond de la classe. J'étais alors le mauvais élève... Celui qui bavardait ou n'apprenait pas ses leçons ou encore tachait son cahier avec les traces d'encre sur les doigts et qui écrivait mal de la main gauche. Dans un article (*La main du diable* [Rosset, 2016]) je reviens, plus en détail, sur mon parcours scolaire.

Quelquefois, je m'asseyais dans le fauteuil de ma marraine... De là, de cette place stratégique je voyais jusqu'au fond de la classe. J'imaginais alors les enfants du village, bras croisés sur la poitrine, bien sages, concentrés sur la leçon du jour... alors

que certains au fond de la classe n'écoutaient pas et que d'autres chuchotaient avec le voisin de table. Parmi tous ces enfants y avait-il des cancres?... Bizarrement j'envisageais de temps en temps être l'un d'eux. Mais était-ce vraiment bizarre?...

Je m'inventais aussi des récréations. Des jeux de billes avec des pichenettes gagnantes... Des calots



et des billes - plus belles les unes que les autres - plein les poches... J'étais le meilleur. Le vainqueur du bac à sable... Le roi de la pichenette! J'ai encore des billes sur ma table de travail dans un bol en terre émaillée. Des belles billes choisies une à une lors des réderies du dimanche... Traces, souvenirs, marqueurs de mon enfance?...

Il m'arrivait aussi de m'endormir, la tête posée sur mes bras croisés sur l'une des "tables écolier" des années 50. Seul, sans risque d'être dérangé, sans craindre le rappel à l'ordre ou, plus vraisemblablement, la punition...

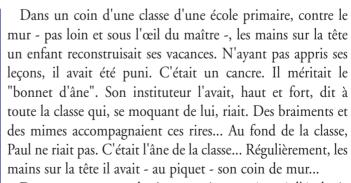
Heureuses vacances, heureux écolier... La classe était mon domaine, mon royaume. J'étais le maître des encriers et du taille-crayon. J'aimais tourner la manivelle de ce modèle des années 50. Je prenais soin d'aligner les crayons de couleurs. Ainsi taillés ils étaient prêts pour dessiner, une maison avec une porte et des fenêtres, une cheminée parée pour l'automne, un ciel bleu sans nuage et un gros soleil jaune... Mon dessin terminé je le déposais dans la corbeille sur le bureau de ma marraine.

J'avais choisi une place privilégiée pour dessiner, à côté d'une fenêtre ayant la vue sur la cour... De là je guettais l'arrivée de mon oncle rentrant du travail en vélo avec son costume et sa casquette de chef de gare.

Bienveillante école... Heureuses vacances.

Je me revois, le cœur battant, montant marche par marche l'escalier de pierre. En haut, sur le palier, je poussais la porte. Je ne frappais pas. C'était ma classe, mon domaine. Je choisissais ma place. Pas toujours la même... J'étais heureux...

C'est avec impatience que j'attendais les vacances pour retourner à l'école et retrouver ma classe. Cela dura quelques années... L'odeur de l'encaustique (ou de l'encre) réveille souvent ces souvenirs où, à mon gré, j'étais et pouvais être un bon élève...



Dans ce contexte maltraitant, toujours présent à l'école, je m'enfonçai progressivement dans la "cancritude". C'est, sans doute pour cela, humilié (pour mon bien (sic)!) qu'"enfant, je commençai tôt à être mauvais élève". Et que le soir sur la table de la cuisine familiale je recopiais mon cahier ou, selon la circonstance, faisais les lignes punitives du jour... J'avais alors, rebelle, imaginé le

stylo capable d'écrire quatre lignes à la fois. (En 1989 ma fille, peu de temps après la rentrée, avait régulièrement des lignes: "Je ne dois pas prendre la parole sans y être invitée par la maîtresse". La justification étant la suivante: "Vous comprenez, c'est la période de dressage". La période de dressage! Non, nous ne comprenions pas. Ma fille n'étant pas un animal, une école de la ville voisine fut alors heureuse de l'accueillir).

Au moment où je termine ce texte une question s'impose et reste pour moi sans réponse: qu'est-ce un bon élève? Concernant le mauvais élève, je crois (j'en suis même presque sûr) avoir la réponse...

Pour conclure, je pense que l'âne est ni idiot ni vraiment fainéant car la carotte est pour lui une raison valable pour le motiver... L'"âne" que j'étais, ni idiot ni vraiment fainéant, n'a jamais eu sa "carotte" ([1]).

PS: Sous la pression des parents d'élèves - ne supportant plus l'humiliation de leurs enfants - le "bonnet d'âne" disparaît des écoles durant les années 1960. (Prairat) Les "lignes" quant à elles font encore débat.

Références

Prairat, Eirick, "Bonnet d'âne", *Dictionnaire du fouet et de la fessée. Corriger et punir*, (Isabelle Poutrin, Élisabeth Lusset (dir.), 2022, Paris, PUF, pp. 113-114.

Rosset, Pierre, La Main du Diable, *Le Sociographe*, n°54, juin 2016, Nîmes, Champ social, pp. 113-115.

[1] NB: Si la première partie s'appuie sur ma réalité estivale, la deuxième est plus ou moins romancée et Paul n'existe pas. Quant à moi je n'ai jamais eu le bonnet d'âne, même si j'étais un cancre. Mais le piquet, le couloir et les cahiers à recopier ont (entre autres) régulièrement émaillé mon parcours de cancre. Ainsi, souvent c'était le coin du mur. "D'autres fois, le couloir (...). Dans les deux circonstances je devais attendre, le nez au mur et les mains sur la tête ou debout sans bouger dans le couloir, le bon vouloir du maître pour retourner à ma place, sans garantie de ne pas être, pour une raison ou une autre, à nouveau sanctionné". Rosset, 2022, in *Mains diaboliques! D'un temps ancien vécu à l'école*, Sociographe, p. 104.



Jacqueline PAUT

UNE BELLE ÉDUCATION



À L'ÉCOLE, SANS PRÉTENTION, on avait belle éducation; devant la maîtresse on y croit, on était de vrais petits rois.

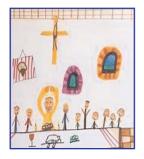
On se levait droit quand la cloche sonne pour aller trouver au préau la pionne; et les parents n'aimaient pas que leurs enfants soient des belliqueux

Non, les parents n'aimaient pas que leurs enfants soient des belliqueux.

Tout le monde dira pour soi qu'avant c'est mieux, et y'a de quoi.

Le jour du Quatorze Juillet, on terminait la classe mais la musique qui marche au pas, ça nous rappelait grand-papa.
On se levait droit quand le clairon sonne notre main au cœur, que Dieu nous pardonne; et les parents n'aimaient pas que leurs enfants soient des belliqueux
Non, les parents n'aimaient pas que leurs enfants soient des belliqueux.
Tous les gamins levaient le doigt pour chanter l'hymne de la loi.





Quand on rencontrait un grincheux parmi les copains religieux, on riait sans être vulgaire mais on demeurait solidaire. On se levait droit quand le clocher sonne le caté c'était chacun qui sermonne; et les parents n'aimaient pas que leurs enfants soient des belliqueux Non, les parents n'aimaient pas que leurs enfants soient des belliqueux. Tous les gens priaient ce qu'ils croient, mêm'les curés, c'est ça la foi.

Pas besoin d'être irréfléchi
Pour d'viner qu'on a tout détruit;
En laissant le môme tabou,
Il se retrouve alors au trou.
On doit pourtant faire une école bonne
pour les élever et en fair' des hommes;
et les parents n'aiment pas mieux
que les enfants rejett' leurs vieux
et les parents n'aiment pas mieux
que les enfants rejett' leurs vieux
Tout le monde dira, confus,
les profs sont là, merci l'bahut!



Sur l'air de "La mauvaise réputation", de Brassens

Christelle MATHIEU

L'HÉRITAGE DE MISS BAKER



J'IGNORE À PEU PRÈS COMPLÈTEMENT TOUT DE L'ESPRIT DIABOLIQUE DE NOTRE LANGUE. Miss Baker, professeur de littérature, avait le don de m'agacer: la tasse de thé clouée à l'âme, elle était tout feu tout flamme et je ne comprenais pas comment l'excentricité du français la rendait si ardemment embrasée. Elle s'illuminait, surchauffée. Elle venait d'une ville d'Angleterre, Bath, réputée pour ses sources chaudes. Je ne trouvais en elle aucune prouesse censée m'influencer. A contrario, ses exploits linguistiques dévoraient la masse nerveuse contenue dans mon crâne.

Arriva ce lundi matin.

La veille, on avait fêté en famille les quatre-vingts ans de ma grand-mère. Un anniversaire en grande pompe, outrageusement cérémonieux, dans un hôtel particulier du sixième arrondissement de Lyon.

Les bulles de champagne fraîchement dressées jusqu'aux fourches de mes cheveux, je me pointai en cours comme une jeune reine. Je me tins toute droite. Miss Baker se raidit: "Je vous écoute, Miss Rita". J'affichai un sourire ironique. Je me dis, Je suis foutue. Mais un instant de réflexion suffit et voilà qu'un tapis rouge ouvrit le bal, et voilà ma médiocrité invitée à danser avec la sublime plastique littéraire. Un miracle!

Miss Baker, déroutée, frissonna, le regard errant sur le blanc du plafond. Elle se mit à pleurer, articula péniblement, pleine de tendresses passionnées et puériles: "C'est c'la, c'est c'la!"

Éperdue d'étonnement, je ne pus plus respirer. Je suffoquai, les mains tremblantes, l'esprit disparaissant dans une folie qui me fit tomber. Le soleil entra. Je poussai un cri. Le soleil s'éleva au-dessus de moi. Je poussai un cri pointu. Il tourna autour de moi. Peut-être cherchait-il à se battre.

Miss Baker plissa les yeux et saisit mes mains. Le soleil, caché derrière un nuage, me jalousa. Je brillais. Le ciel se grisait. Et je brillais. Voilà ce qu'il y a de meilleur au monde. Tant pis si je sombrais dans la folie. Je brillais.

La poitrine de Miss Baker haleta, sa bouche se crispa. Elle répétait, en boucle, C'est c'la, c'est c'la! Je me sentis soudain partir vers quelque chose de plus étriqué. Ma gorge se serra. Un trou se creusa autour de moi. Je vis Miss Baker devenir toute maigre. Sachez, - mon docteur confirmera - que j'ai l'esprit sain, lucide et clairvoyant. J'aperçus son squelette, rigide, long. Les os bouillonnaient. Je m'engouffrai dans ce brasier.

La fièvre m'alourdit. J'obéissais à mes sensations. Quelqu'un frappa à la porte. Maître Corbeau se tenait là, avec en son bec le messager céleste: l'ange Gabriel en personne! "Hé, bonjour Messieurs!" D'un coup, il y eut du brouillard dans l'amphithéâtre. Nous nous retrouvâmes brusquement réduits à l'invisibilité. Une sorte d'hésitation troublante nous attendrit. L'âme ouverte, nous pénétrâmes les deux pieds dedans.

Maître Corbeau, fort bien bâti, montra sa grande envergure au corps puissant et bomba le torse. Et pour montrer sa belle voix, il ouvrit un large bec, et laissa tomber sa proie. L'ange Gabriel courut, courut, courut... À bout de souffle, on lui donna un petit verre d'eau.

Il sifflota un air des Beatles. Et merde, merde, merde! Je m'acharnai à reconnaître la chanson. Let it be? Peut-être fallait-il



qu'il en soit ainsi. J'amenai à moi l'éclat de sa voix. L'ange Gabriel me fit un regard ahuri.

- J'ai un coup de fil urgent à donner, dit-il.

Il voulut qu'on le laisse tranquille et alla s'abriter loin des curieux plantés autour, cherchant à l'écouter. Seul Maître Corbeau se hasardait à rôder, les ailes déployées, l'envol exalté.

- Arrête-toi là, ordonna-t-il.



L'ange Gabriel, les dents serrées, eut un cri de détresse et gémit Je dois trancher! Soudain, son œil roula; on ne vit plus que le blanc. Maître Corbeau, traversé par la peur, cria Vite vite, de la lumière! Leurs ombres remuèrent sur les murs, le plafond et le sol. C'était la fin de l'année. Les vacances, au-dehors, par les fenêtres, nous laissaient déjà entrevoir des souvenirs de jeunes étudiants.

Maître Corbeau railla Il doit trancher, il doit trancher! Et l'ange Gabriel fit écho Je dois trancher, je dois trancher!

Et là, sans pitié, extrêmement envieux de l'héritage de ma nouvelle richesse littéraire, tels deux traîtres maudits, ils emportèrent Miss Baker loin de Bath et lui rompirent la tête.



Sylvie VAN PRAËT

LA VEILLE DE...



JE MAUDIS LE TEMPS DE PASSER SI VITE.

À courir dans les chemins me baigner dans le torrent et voir ma peau se dorer j'avais presque oublié les cahiers, les casiers les craies les stylos à quatre couleurs l'éponge trop sèche pour l'ardoise, la voix vinaigre de la maîtresse.

Valentine sera assise devant, le nez sur le bureau comme tous les bons élèves. Elle m'horripile celle-là. Comment peut-elle rester si blanche après un été? Je l'imagine sous un grand chapeau de paille, toujours à l'ombre, le nez dans un livre, incapable de

regarder le monde, d'écouter les piafs ou de sauter dans les herbes hautes.

Ils vont entrer en rang - certains se donnant la main - deux par deux. Je ne leur ai jamais demandé mais sans doute est-ce ainsi qu'ils s'imaginent la rentrée... Je peux toujours espérer que cette gamine sauvageonne se sera assagie. Sinon dès l'entrée ça va être la pagaille... Tous les cahiers sont prêts avec le nom puis le prénom... J'ai fait du mieux que j'ai pu même si les derniers cahiers sont moins soignés enfin... je crois... Les craies sont là... Il va peut-être me manquer un peu de vert mais je ne m'en sers pas beaucoup. Et puis si je réclame quelque chose on va me dire "Encore!" Pourtant le rideau pendouille lamentablement il ne tient plus que



par deux anneaux il faudra bien le raccrocher. J'espère que j'aurai assez de crayons de couleur... pour les cartes de géographie c'est indispensable...



Invisible je dois devenir invisible. Transparente comme les calques que Madame Bertaudin nous distribue en géographie. Sofiane sera là demain. Elle arrivera triomphante bronzée plus belle que jamais. Moi je suis toujours aussi "pâlotte" comme dit Mme Bertaudin. Me cacher devant le bureau de Mme Bertaudin ne sert plus à rien. Les yeux vert sombre de Sofiane me briseront la nuque. Elle mâchonnera une méchanceté jusqu'à la récréation avant de me la cracher au visage. Elle me lancera une de ces piques qui me brisent le cœur. Tous riront pour ne pas être la prochaine victime. Tous l'entoureront. Elle décidera des jeux, des

vaincus et des vainqueurs. Dans l'oubli... il faut que je plonge dans l'oubli.

Un dernier plongeon dans la vasque et je rentre. C'est glacé et mes pensées se figent comme de la gelée. Je ne veux plus imaginer tous ces morveux agglutinés autour de moi... je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Cette Valentine avec ses petites nattes et ses yeux immenses qui quémandent des caresses comme un bon chien, elle m'agace plus que tous les autres. L'eau est verte et bleue, froide à grelotter mais je brasse encore et encore. Tout au fond les rochers luisent et glissent sous la main, un peu visqueux. Assise sur le rocher le plus ensoleillé j'attends le soir. C'est le dernier soir avant...

Le dernier soir avant la rentrée. Je devrais me passer un vieux film en noir et blanc en buvant du café. Je ne dormirai pas de toute façon. Cet été m'a paru si long et fade et ennuyeux depuis qu'il est parti sans explication. Les mêmes gestes mous au matin les mêmes promenades les mêmes repas en famille les mêmes soirées stridulantes sous le tilleul. Je devrais me réjouir de... Mes mains tremblent légèrement; elles sont moites. Il ne faut pas que ma voix chevrote au moment de dire bonjour. Cette gamine, cette Sofiane, me hante, je dois me l'avouer. Son assurance, sa gouaille me laissent muette. Et cette pauvre gosse devant moi les yeux écarquillés et suppliants. Comment s'appelle-t-elle déjà?

Ce soir je reprends pour la dernière fois mon cahier. Sofiane ne m'épargnera pas cette année encore. La directrice n'aurait jamais dû l'obliger à s'excuser et me serrer la main ; elle n'a plus qu'une idée c'est de se venger, j'en suis sûre. Je ne comprends pas ce qui l'agace autant chez moi. Je voudrais tant qu'elle arrête. Je tourne en rond avec cette fille depuis qu'elle est arrivée il y a trois ans. Tout était tellement plus simple avant. Mes amies m'ont lâchée, et la maîtresse... Je crois que je l'agace aussi à ne pas savoir me défendre.

L'ombre des pins et celle des aulnes se mélangent dans les tourbillons du torrent. Ils s'entortillent et toujours au même endroit, celui du petit rebond, l'écume les sépare. Je devrais rentrer mais... Cette odeur de bois et d'eau mêlée, ce vent léger comme un soupir, ces chuchotements ces froissements cette musique des bois tout cela va tant me manquer demain de retour au village. Il n'y aura plus que leurs piaillements, leurs nez morveux et leurs bavardages de pies.

Mme Bertaudin s'est assoupie sur son canapé, l'écran figé sur un noir, malgré tous les cafés avalés.

Sofiane n'a pas fermé l'œil reculant sans cesse le moment de rejoindre la cabane où sa grand-mère l'attendait endormie sur son fauteuil. Quand elle a entendu des pas elle a sursauté; elle était prête à bondir dans l'eau. Une ombre s'est faufilée entre les herbes et les

buissons. Sofiane aurait juré connaître cette silhouette. Pas plus haute que trois pommes. Que faisait un gamin à cette heure-ci et si loin du village?

Sofiane a appelé "Qui est-ce? Approche morveux!" La colère rendait sa voix plus rauque. Ils n'allaient pas venir l'enquiquiner jusqu'ici!

Valentine a sauté sur le rocher, à deux pas d'elle, plus légère qu'une sauterelle, un lourd bâton à la main. Elle semblait à peine capable de le porter. Quand elle a frappé ses grands yeux avaient toujours le même air suppliant de chien battu.

桊



Françoise DANEL

EN CLASSE



EXCITATION. OUI, C'EST BIEN LE MOT QUI NOUS CARACTÉRISE. Je dis "nous" car on ne connaît pas l'unicité. On vit en tribu. Notre force, c'est notre nombre et notre cohésion. C'est d'ailleurs ce qui nous est reproché. On ne nous aime pas, on nous abhorre, on veut nous éradiquer alors que nous suivons notre petit bonhomme de chemin, silencieusement, sans esbroufe, consciencieusement, génération après génération. C'est inscrit dans nos gènes. Les relations avec nos géniteurs sont pratiquement inexistantes car souvent ils sont déjà trépassés quand nous éclosons. Ce n'est pas un choix de leur part: ils ont été victimes d'un massacre ignoré du grand public et dont personne ne se soucie ni de s'indigne. Quelques audacieux adultes, afin de perpétuer l'espèce, se rendent dans des lieux fréquentés par les humains: supermarchés, trains, autobus, salles de cinéma, écoles. C'est là où se concentrent le plus gros de nos troupes. C'est aussi là que la guerre fait rage dès septembre. Ce sont des termes martiaux: on a appris à lutter, à se battre. On est de plus en plus résistant. Lundi 4 septembre, c'est jour de rentrée, le saut dans le grand bain! Poulpe, Pudding, Pourvu et Pourquoi sont dans les starting-blocks. Ce sont eux les éclaireurs qui vont essaimer... Poulpe et Pudding, bien qu'incommodés par les pleurs des mouflets, ont porté leur choix sur un gamin rigolard à la tignasse rousse et bouclée. Le cheveu lumineux et soyeux semble très accueillant. Hésitants, Pourvu et Pourquoi ont tenté plusieurs approches. La première tête blonde empeste le répulsif: ils sont vite repartis. La deuxième a des relents de lavande, très peu pour eux! La troisième est la bonne: les cheveux crépus d'une fillette offrent un habitat confortable. Alors vite, ils se mettent à l'ouvrage et pondent inexorablement toute la journée durant. Il y va de la survie de l'espèce...



C'est toujours la même histoire, chaque année, début septembre aux abords des écoles maternelles. La nouvelle cohorte de futurs écoliers est fermement maintenue par la main par les parents anxieux, à moins que ce ne soit l'inverse. Ils vont lâcher leur dernière couvée dans le vaste monde, se sentent dépossédés et ils savent très bien que rien ne sera plus comme avant. En route pour l'autonomie pour les petits, adieu de la toute-puissance parentale pour les adultes.

Certains se connaissent déjà et font les fiers-àbras, ils se sentent forts, même pas peur. D'autres parlent à leur doudou qui les réconforte mais

pour la plupart ils sont mutiques, ignorant le sort qui les attend. Oserai- je dire comme des veaux menés à l'abattoir? Quand la porte ouvre, chacun se regarde, n'osant entrer le premier, offrant la politesse à l'autre. Une petite fille se dégage alors du groupe et, d'un pas décidé, franchit le seuil flanquée de sa mère souriante. Des pleurs retentissent. Un garçonnet, coupe à la brosse, vêtu de kaki camouflage, se blottit dans le giron maternel. Sa mère le porte; il s'agrippe, il sanglote. Elle a les larmes aux yeux, elle voudrait faire demi-tour mais n'ose pas. Le petit dur paraît bien vulnérable. La tétine bouchon enfoncée dans la bouche tente de mettre fin à son chagrin.

Tous présents, les vingt-deux marmots piétinent dans le couloir. Leurs géniteurs recherchent la photo de leur petit et le porte-manteau attribué. On dépose enfin veste, blouson et sac à dos. Les doudous font aussi leur rentrée: autant de bestioles en peluche délavées, râpées, malodorantes que de gamins! Heureusement, ceux-là sont discrets, capables de se dissimuler dans les recoins de la classe, abandonnés non-chalamment par leurs propriétaires. Les enfants et les parents se déplacent de table en table où sont installés des jeux d'éveil. Autour des duplos, du bac à semoule avec des récipients pour remplir et verser, les gamins se rapprochent; les chevelures se mêlent. Roux, blonds, châtains, bruns, les cheveux offrent un nuancier que ne renierait pas un coiffeur. Les poux à l'affût sont à la fête; ils passent de l'un à l'autre, sans distinction.

Depuis une semaine déjà, leur sommeil est perturbé: difficultés d'endormissement, réveils en sursaut en pleine nuit et somnolence dans la journée. Pour les plus chanceux, ils connaissent leur affectation depuis juin mais certains ignorent encore le lieu de l'arène dans laquelle ils vont batailler. C'est le sort des primo-arrivants côté

enseignant. Bienvenue dans le monde infernal de l'Éducation nationale, lâchés dans la cage aux fauves avec pour armes le stylo, la règle et la gomme...

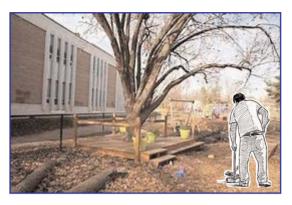
Sonia, ravie, est nommée près de chez elle, en charge d'une classe de petite section: vingt-deux enfants de trois ans. Elle espérait des CM! Jour de rentrée: elle ne peut rien avaler, trop stressée. Elle a longtemps réfléchi à sa tenue vestimentaire. Elle opte pour un jean, un tee-shirt bleu et des baskets. Elle arrive tôt à l'école, installe des jeux, relit la liste de ses élèves, scrute leurs photos. Ses collègues la saluent, lui prodiguent des encouragements. Son ATSEM chevronnée lui sourit. La porte s'ouvre. Ils entrent. Sonia s'adresse à chaque enfant en l'appelant par son prénom et rassure les parents qui s'éclipsent au fur et à mesure. Des pleurs surgissent quand même, elle cajole, caresse les cheveux. Deux autres petits s'agglutinent à elle. Ils forment un magma vivant. Leurs chevelures se touchent, s'imbriquent... Sonia, insouciante, offre ses longues mèches aux insectes assaillants qui colonisent sans vergogne sa toison auburn.





Régine PAQUET

AUTOMNE À L'ÉCOLE D'ANTAN



Toujours en blouse grise toujours son balai de paille en main il entassait les feuilles d'automne au centre de la cour

En arrivant nous faisions rapine de trésors éphémères que nous enfermions dans nos cartables jusqu'à la fin des cours

Depuis la porte de sa loge son balai à l'envers dressé comme une hallebarde il nous regardait détruire ensuite son ouvrage éparpiller les feuilles mortes pour le plaisir de les entendre exhaler le crissement de leurs soupirs sous nos pieds sans pitié

La cloche sonnait En rang les enfants En désordre les feuilles En silence l'entrée en classe

La blouse grise reprenait son labeur réunissant les feuilles disloquées avant de les jeter par brassées dans une cuve de fer dont nous ignorions la destination comme nous avons toujours ignoré le nom de l'homme au balai

Au soir nous vidions nos cartables nos trésors d'automne émiettés entre livres et cahiers devenaient poudre magique poudre d'un alphabet d'enfance que nous seuls savions déchiffrer



Robert Doisneau



Henri Cartier-Bresson



Willy Ronis



Brassaï

Méline L.

UN RÊVE DE PETITE FILLE

LES CHOSES ÉTAIENT BIEN DIFFÉRENTES AVANT. Cela était rare, de voir une femme mener une carrière. Les femmes devaient s'occuper des enfants et de la maison. On nous apprenait à coudre, à lire et à écrire pour les filles issues de bonnes familles afin de devenir des épouses respectables. Pour les autres, nous devions nous occuper de nos maris ou parents. Moi, j'étais une rêveuse, j'avais des ambitions.



Je n'étais pas plus haute que trois pommes lorsque ma mère est partie. Durant une dizaine d'années, nous n'avons plus eu de nouvelles. Les premiers temps, à chacun de mes anniversaires, je recevais un paquet. À l'intérieur, emballée dans un beau papier, se trouvait une poupée. Mon père ne prononçait aucun mot et ne laissait transparaître aucune émotion. Il n'était pas bien loquace et, après le départ de ma mère, il est devenu muet comme une carpe. Malgré notre condition, mon père a veillé à pourvoir à mon éducation. J'ai appris par le vieux Marcel, notre voisin le plus proche, que mon père avait enseigné à Paris avant la guerre de 1870. Communard, il avait été obligé de quitter la capitale avec sa jeune épouse.

Lors de ma seizième année, je décidai de retrouver ma mère. Il était vital pour moi de connaître la raison de son départ. Munie de quelques affaires et des économies que mon père me donna, je pris la route pour Paris, accompagnée de Joseph, le fils du vieux Marcel. Je ne m'attendais pas à recevoir l'approbation de mon père mais, contre toute attente, il m'a serrée dans ses bras. Le jour du départ, ses yeux étaient larmoyants. Il me remit une lettre destinée à mon parrain, Monsieur Fernand, un de ses anciens confrères devenu maître conférencier au Collège de France, ainsi qu'une photographie de ma mère, jeune et belle. Durant le voyage dans sa carriole, Joseph et moi évoquâmes nos jeunes années. Joseph avait perdu sa mère à l'âge de quatre ans. Après le départ de ma mère, Joseph et moi nous nous étions rapprochés, il était comme mon frère. Je le taquinais assez souvent sur l'attrait qu'il provoquait chez les jeunes filles du village. C'était, à n'en pas douter, un beau jeune homme au teint doré par le soleil, grand, à la carrure de bûcheron.

Une fois à Paris, j'eus l'impression de rentrer dans un monde à part, assourdissant et chaotique. Je ne savais où poser les yeux tant il y avait d'activités autour de moi. Puis vint la rencontre avec mon parrain. Il vivait dans un hôtel particulier, non loin du Quartier Latin. Ses domestiques me firent attendre dans le hall d'entrée. Monsieur Fernand, averti de ma visite, m'accueillit chaleureuse-



ment. Il accepta de m'héberger durant mon séjour et de me trouver un travail convenable, comme le souhaitait mon père dans sa lettre. Mon parrain me fit entrer dans une institution qui formait des couturières. Me révélant talentueuse, il me



procura une place chez un grand couturier. Je confectionnais avec d'autres jeunes femmes des robes de haute couture. Parfois, je rêvais d'être à la place du modèle et de porter ces magnifiques robes aux broderies fines et exquises, décorées de perles.

Durant mes années d'apprentissage, je n'avais pas perdu l'espoir de retrouver ma mère. Aidée par Monsieur Fernand et Joseph,

qui connaissait très bien Paris, je pus retracer le parcours de ma mère après son départ de la maison. Cela fut long et fastidieux mais j'y suis parvenue. Ma mère avait toujours été frivole. Elle était issue d'une respectable famille bonapartiste. L'obligation d'un mariage arrangé ne lui convenait guère. Contre la volonté de sa famille, elle épousa mon père, instituteur et de surcroît révolutionnaire. La chute de la Commune entraîna le départ précipité de mes parents à la campagne. La nostalgie de sa vie d'avant, ainsi que la misère, décida de sa volonté de retourner à Paris, laissant époux et enfant derrière elle. Elle pensait pouvoir reprendre sa vie bourgeoise auprès de ses parents. Hélas, elle avait jeté la honte sur sa famille qui la rejeta, ni plus ni moins. Elle devint une femme entretenue par des hommes riches et finit par épouser l'un d'eux. Elle mourut de la tuberculose quelques années plus tard. J'avais alors douze ans et cela correspondait au moment précis où l'envoi des paquets avait cessé de me parvenir.

Je ne pus me résigner à annoncer à mon père que sa femme avait été une fille de joie avant de se remarier. Mon père est mort peu de temps après. Je suis retournée vivre à la ferme qu'il m'avait laissée en héritage.

Aujourd'hui je suis une vieille femme. Mon mari, Joseph, mon frère de cœur, et moi avons eu des enfants qui ont eu à leur tour des enfants. Bientôt notre dernière petite-fille va se marier. Elle me fait beaucoup penser à ma mère, espiègle et rebelle, mais c'est un mariage d'amour, et qui durera, j'en suis certaine. La robe que je lui confectionne sera digne des plus belles robes de Coco Chanel.

